BULLETIN
DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE

TOME II

SESSION 1919-1920



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1920

UNE

SECONDE TENTATIVE DES MUSULMANS POUR DÉCOUVRIR L'AMÉRIQUE[1]

PAR

AHMED ZÉKI PACHA.

De tout temps les Arabes se sont fait remarquer par leur passion pour les voyages au loin et par leur goût pour les aventures sur terre et sur mer. Avec la conquête musulmane, l'Égypte, puis l'Afrique du Nord et l'Andalousie fournirent un vaste champ aux investigations de leurs voyageurs, toujours à l'affût de détails étranges et de particularités curieuses. Parvenus aux rivages de l'Océan que, dans leur ignorance et leur effroi, ils nommèrent Bahr-uz-Zouloumât (mer des Ténèbres), il était impossible que leur curiosité instinctive ne les poussât pas à chercher à en connaître l'étendue et à atteindre les rivages qu'ils devaient supposer en face d'eux, au delà des flots.

Antérieurement à la reprise de Lisbonne par les Portugais en l'an 1184 J.-C., mais plus de deux siècles après les premières tentatives des Normands, huit cousins germains, des Arabes de Lisbonne, s'étaient lancés à travers l'Océan à la découverte de nouvelles terres. Le prince géographe Idrîsî nous a consigné la relation de cette infructueuse tentative, dans son fameux livre de géographie qu'il rédigeait alors à Palerme pour le roi normand, le magnifique Roger.

Un siècle et demi après cette tentative, mais cette fois bien loin de l'élégante et raffinée Andalousie, un roitelet de Guinée est obsédé par l'idée qu'au delà des vagues de l'Atlantique doivent exister d'autres terres qu'il est possible d'atteindre par la navigation; il ne tarde d'ailleurs pas à tenter de vérifier ses suppositions. Ce n'est plus à Palerme, mais bien au Caire, qu'a été enregistré le compte rendu sommaire de cette tentative.

---

[1] Communication faite à l'Institut d'Égypte dans sa séance du 2 février 1920.

Consigné pour la première fois par ʿOmarî dans sa vaste encyclopédie (*Texte photogr. de la Bibliothèque Sultanieh*, t. II, p. 503), ce passage a été, 65 ans plus tard, reproduit par Qalqachandî (t. V, p. 295) avec quelques modifications de pure forme dans le texte, mais sans le moindre commentaire ni la moindre addition ou observation. Je dois faire savoir que le sultan explorateur en question se nommait Mohammed Gao, roi de Guinée, et que l'événement fut raconté par son successeur, au moment de son passage sensationnel au Caire, en l'an 724 de l'Hégire (1324 J.-C.).

Convertis à l'Islam depuis déjà longtemps et régis par des souverains issus, à les en croire, de la famille du Prophète, les habitants de la Guinée ne manquaient pas de se rendre chaque année en foule au Caire pour, de là, gagner La Mecque et y accomplir les pieuses obligations du pèlerinage.

C'est de la bouche de l'un de ces pèlerins, un monarque, de passage dans notre bonne ville du Caire que l'encyclopédiste Ibn Faḍl Allah al-ʿOmarî apprit les tentatives du roi de Guinée, qu'il nous a rapportées avec les détails qui suivent. Il les tenait de la bouche de l'Égyptien Ibn Amîr Hâdjib, vali ou gouverneur du Caire et de Qarafa, qui avait été désigné par le sultan d'Égypte comme *mehmendar* attaché à la personne du souverain de la Guinée, Mença[1] Moussa, durant son séjour au Caire. Il dit :

« Je demandai au sultan Moussa comment lui échut le royaume. Nous sommes, me répondit-il, d'une famille où la royauté se transmet par voie d'hérédité. Or, le souverain, mon prédécesseur, pensait qu'il n'est pas impossible de s'assurer de l'existence de l'autre rivage de la Mer Enveloppante (océan Atlantique). Obsédé par cette idée et voulant se rendre compte de la réalité, il fit donc équiper des centaines de barques que l'on chargea d'hommes, accompagnées d'autant d'autres remplies d'or, de provisions et d'eau, en quantité suffisante pour faire face aux besoins des équipages durant des années. Aux explorateurs en partance il tint le langage suivant : « *Ne revenez pas avant d'avoir atteint l'extrême limite de l'Océan, à moins que vos provisions et votre eau ne soient épuisées* ».

« Ils partirent et furent longtemps absents; il s'écoula ainsi une longue période de temps sans que personne revînt. Enfin, une seule embarcation réapparut. Nous demandâmes au chef de l'équipage ce qui lui était arrivé.

[1] Mença signifie « souverain, sultan ».

« Votre Majesté connaît, répondit-il, la durée de notre voyage; il s'était « poursuivi normalement jusqu'au jour où nous atteignîmes en pleine mer « un courant violent et impétueux. Je naviguais à l'arrière de la flotte. Toutes « les barques qui étaient devant moi continuèrent leur course jusqu'au mo- « ment où elles furent au milieu de ladite masse liquide : elles ont toutes « disparu sans que nous ayons pu savoir ce qu'il en était advenu. Quant à « moi, je n'ai pas voulu m'aventurer dans ce gouffre et ai rebroussé chemin. » Le sultan ne voulut pas accorder foi à ces paroles et réprouva cette conduite. Il fit ensuite préparer 2000 bateaux, dont une moitié pour lui-même et pour les hommes dont il se faisait accompagner, et l'autre destinée au transport des provisions et de l'eau douce. Il me confia la régence et s'engagea ensuite dans la Mer Enveloppante. Depuis, nous n'avons plus reçu de nouvelles, ni de lui ni de ses compagnons. »

Le courant auquel il est fait allusion est certainement ce que nous appelons aujourd'hui le contre-courant de Guinée [1].

Serait-il trop risqué de supposer que quelques-uns de ces hardis explorateurs, entraînés par les flots, aient pu aborder sur les côtes de l'Amérique du Sud, et soit fusionner avec les aborigènes, soit former la première colonie noire dans le nouveau monde? Peut-être des recherches ultérieures en Guinée ou en Amérique feront-elles un jour découvrir des traditions ou des documents complémentaires relatifs à l'événement dont le récit succinct nous a été conservé par notre grand auteur arabe.

Quoi qu'il en soit, nous voyons que la première tentative des aventuriers arabes de Lisbonne, pas plus que celle du roi entreprenant de la Guinée, n'ont obtenu de résultat; elles indiquent néanmoins que, chez les Arabes d'Espagne et de la Guinée, comme déjà chez les Norvégiens, l'idée était couramment reçue de l'existence d'autres terres au delà de l'Atlantique; il était réservé à Christophe Colomb, en recherchant la route des Indes par l'ouest, d'aborder par hasard en Amérique.

Ahmed Zéki pacha.

[1] Le *contre-courant de Guinée* sort du golfe de Guinée, il se dirige, sous l'équateur même, vers les côtes nord du Brésil et de la Guyane, marchant ainsi en sens inverse du *courant de Guinée*, qui partant de la mer des Antilles vient se briser sur les rives de la Guinée septentrionale.